

An American View

Barbara Ernst Prey à la Fondation Mona Bismarck

France Jancène-Jaigu



Éditeur
AFEA

Édition électronique

URL : <http://transatlantica.revues.org/1842>

ISSN : 1765-2766

Référence électronique

France Jancène-Jaigu, « An American View », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2007, mis en ligne le 03 février 2008, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://transatlantica.revues.org/1842>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

An American View

Barbara Ernst Prey à la Fondation Mona Bismarck

France Jancène-Jaigu

- 1 La comtesse Mona Bismarck, contrairement à ce que semble indiquer son nom, était une américaine de souche : née dans le Kentucky, elle doit son titre de noblesse au comte Edward Bismarck, petit-neveu du chancelier Otto Bismarck, qu'elle épouse en secondes noces. Dans les années 20, Salvador Dali, Cecil Beaton ou Edward Steichen immortalisent sa beauté. La comtesse fréquente artistes, hommes de lettres et chefs d'Etat. Son esprit curieux la pousse à collectionner livres et œuvres d'art.
- 2 La fondation qui porte son nom voit le jour à la fin des années 70 lorsqu'elle charge son conseil, Russell Porter¹, de mettre sur pied une fondation qui encouragerait l'amitié et les échanges franco-américains tout en poursuivant des projets culturels inspirés de ses intérêts très éclectiques (horticulture, sciences, mobilier XVIIIème, art européen et américain). Depuis 1986, expositions et conférences se sont succédées au centre culturel parisien de la fondation, l'ancien hôtel particulier de Mona Bismarck, avenue de New York, en face de la Tour Eiffel². Celui-ci accueillait notamment une exposition consacrée à l'art des Indiens d'Amérique en 2001 et une rétrospective des œuvres des impressionnistes californiens en 2002. L'an dernier, *Exploratrices intrépides: Marianne North, Margaret Mee* permettait au public français de découvrir les collections des Royal Botanical Gardens de Kew en Angleterre.
- 3 Le centre culturel parisien de la fondation Mona Bismarck présente, jusqu'au 12 janvier 2008, l'exposition intitulée *An American View: Barbara Ernst Prey*. Le visiteur y découvrira une petite centaine d'aquarelles de Madame Prey, une artiste américaine contemporaine. Barbara Prey est née à New York et a étudié à Williams College dans le Massachussets. C'est au musée d'art de Williams College et du Sterling and Francine Clark Art Institute qu'elle découvrit les œuvres de Winslow Homer et Edward Hopper qui allaient durablement marquer sa peinture. Ses œuvres sont aujourd'hui exposées dans plusieurs résidences d'ambassadeurs des Etats-Unis. Cette bonne entente institutionnelle vaut également à Barbara Prey d'exposer sa peinture en 2003 à la Maison Blanche et de dessiner la carte de voeux des Bush cette même année. En 2004, la Nasa lui commande

une aquarelle pour commémorer la perte de la navette spatiale Columbia. Mais l'œuvre de Barbara Prey poursuit en parallèle son développement propre et nombre de ses tableaux sont entrés aujourd'hui dans des collections prestigieuses comme le Brooklyn Museum ou le Smithsonian American Art Museum.

- 4 Barbara Prey vit à Oyster Bay dans l'Etat de New York. Elle considère depuis trente ans le Maine comme sa principale source d'inspiration : paysages, marines, églises, fermes, bateaux de pêche, ateliers de flotteurs, patchworks, drapeaux américains, l'artiste nous livre une série de compositions lumineuses qui séduisent par leur palette de couleurs fortes. *Family Portrait* (2004) – le tableau reproduit en couverture du catalogue – met en scène plusieurs tons de vert en même temps que le rouge franc de ses chaises « Adirondack », pendant que *Formation* (2004) donne un excellent exemple du « bleu Prey ». L'artiste l'emploie ici dans une alternance d'opacité et de transparence, variant les couches de lavis. Ailleurs, le bleu du ciel se tinte de parme (*Twilight II*, 2005) ou le bleu de la mer se fait plus étincelant (*Time Travelers*, 2000).
- 5 Les organisateurs de l'exposition ont d'ailleurs, dans un effort scénographique louable, repris certains motifs de l'artiste : au centre du deuxième salon, le visiteur retrouve, sous une boîte en plexiglas, une petite installation de véritables chaises « Adirondack » sur gazon. De même, en passant dans la deuxième salle, il découvre une série de flotteurs au plafond. Enfin, dans l'une des dernières salles, Barbara Prey a choisi d'exposer un patchwork qui lui avait été offert à Prosperity en Pennsylvanie par les fidèles de l'église de son mari (ce dernier est pasteur).
- 6 Les principales sources d'inspiration de Prey sont la terre et la mer. Elles lui viennent de trente années passées dans le Maine à en étudier la nature, les traditions et les hommes. Mais curieusement, ceux-ci restent obstinément absents des œuvres de l'artiste. A l'exception de *The Mender* (2006) qui met en scène un pêcheur de homard réparant ses filets (une citation, sans doute, d'une des célèbres aquarelles de Winslow Homer – *Mending the Nets*, 1881), Barbara Prey répète qu'elle exclut la figure humaine de ses représentations à dessein : il s'agit de ne surtout pas détourner l'attention du spectateur, d'enfermer son regard dans une quelconque narrativité humaine. La réserve des œuvres de Prey évoque celle d'Edward Hopper. *Maine Street*, une œuvre de jeunesse datant de 1974, témoigne de l'influence de ce dernier – on pense, bien sûr à *Early Sunday Morning* (1930). Mais Hopper, on le sait, avait lui aussi arpenté la Nouvelle Angleterre, et le Maine en particulier, au cours de sa jeunesse. Les paysages et les marines de Barbara Prey ne manquent pas d'évoquer *Lighthouse Hill* (1927) ou *The Dories, Ogunquit* (1914), autant de paysages hopperiens déserts où règne une étrange sérénité.
- 7 Du coup, ce sont les détails dont Barbara Prey truffe ses compositions qui suggèrent, par allusion, les hommes dont cette nature est le cadre de vie. Une abondance de détails qui, soulignons-le, fait d'ailleurs bien plus que témoigner du sens aigu de l'observation de l'artiste et révèle une grande maîtrise de l'aquarelle, un art qui ne laisse aucune marge d'erreur. La disposition d'une boîte à outils sur le rebord d'une fenêtre (*A Work in Progress*, 2006) ou la finesse d'une dentelle (*Handcrafted in an Age of Technology*, 2000), les infinis détails que Barbara Prey restitue avec minutie laissent à penser que ses compositions sont autant d'invitations à imaginer les hommes et les femmes qui ont fait l'histoire de la côte du Maine.
- 8 Il en va ainsi des patchworks qui sèchent au vent dans *Americana* (1999) : ils évoquent une tradition populaire typiquement américaine mais témoignent surtout d'une activité qui permet encore aujourd'hui aux femmes vivant dans des régions désertées ou isolées des

Etats-Unis d'entretenir une forme de sociabilité. Plus généralement, on dirait même que l'œuvre de Barbara Prey explore la qualité de ce qui lie les hommes à leurs semblables, à leur travail, à la nature qui les entoure.

- 9 Aussi la portée de l'œuvre de Prey est-elle de nature plus universelle, plus spirituelle que ne laissait présager son abord facile. Où qu'aient pu la conduire ses études ou ses voyages, Prey est d'une fidélité indéfectible au genre du paysage et de la marine. Son œuvre se rapproche en cela de l'école des peintres de la vallée de l'Hudson (on pense à Thomas Cole, *Schroon Mountain, Adirondacks*, 1833) dont les tableaux témoignent de l'absolue imperfection de l'homme en regard avec la nature, œuvre de Dieu. A l'époque des peintres de l'école de la vallée de l'Hudson dont Thomas Cole faisait partie, les Américains sont absorbés par la conquête de l'ouest. Au fur et à mesure qu'ils découvrent la stupéfiante beauté de leur territoire s'impose l'idée que peindre la nature américaine, c'est inventer une peinture spécifiquement américaine. Le paysage, genre longtemps tenu en piètre estime, acquiert alors ses titres de noblesse.
- 10 Barbara Prey, quant à elle, reprend cette tradition picturale proprement américaine. L'Amérique qu'elle donne à voir et à laquelle elle rend hommage est une Amérique éternelle. Pourtant, ces compositions sereines sont le fruit d'un travail considérable. Barbara Prey revient inlassablement sur les lieux de son inspiration, observe sans relâche les ateliers de floteurs, les barques sur la mer, les paysages balayés par le vent de la côte du Maine. Si elle s'est installée dans un académisme post-hopperien, si elle célèbre des stéréotypes de l'éternel américain, Barbara Prey le fait avec un talent unique d'aquarelliste et de coloriste. Sa palette transparente et lumineuse donne une force et une fraîcheur nouvelles à ces paysages que nous connaissons mais qu'elle ne se lasse pas de contempler.
- 11 Sans doute est-ce dans cette Amérique à la fois traditionnelle, éternelle et pourtant personnelle qu'il convient de chercher le sens du titre de l'exposition, *An American View* : Russell Porter révèle dans le catalogue que l'atelier de Prey à Oyster Bay, Long Island, surplombe l'ancienne propriété de Mona Bismarck. Par delà cet heureux hasard, la fondation présente avec cette rétrospective de l'œuvre de Barbara Prey, un *point de vue* à la fois américain et très singulier sur la peinture de paysage.

NOTES

1. M. Porter est aujourd'hui le président de la fondation.

2. L'activité principale de la Fondation Mona Bismarck — dont le siège administratif se trouve dans l'Etat de New York — est de soutenir son centre culturel parisien. Celui-ci a pour vocation de promouvoir l'amitié et les échanges franco-américains par le biais de manifestations artistiques, éducatives et scientifiques diverses. Les expositions, séminaires et conférences, qui se tiennent avenue de New York, sont accessibles gratuitement au public.

Le centre culturel parisien de la fondation Mona Bismarck héberge nombre d'associations franco-américaines à but non lucratif dont les *American Friends of Blérancourt*. Le musée de Blérancourt,

créé en 1924 par la philanthrope américaine Anne Morgan (fille du banquier américain John Pierpont Morgan), abrite une collection d'œuvres qui témoignent de la coopération franco-américaine depuis le XVIIIème siècle.

Parmi les projets de la fondation, on citera celui d'une bibliothèque d'histoire et de culture américaines. Celle-ci abritera la collection d'ouvrages botaniques, horticoles et littéraires de la collection personnelle de la comtesse. Elle sera également située avenue de New York.

INDEX

Thèmes : Trans'Arts